

ANNE-MARIE GARAT

La Source

roman

ACTES SUD

Quand la créature à deux têtes est passée devant la barrière, Lottie était juchée sur le billot au coin du hangar, en train de bérer. Souvent elle quitte son corps comme une cosse vide, stupide en apesanteur laisse le tricot glisser de ses doigts, le grain de son tablier, de même à l'école, dès que bras croisés écoutant la leçon, ânonnant les récitations, au catéchisme les commandements, elle baye aux mouches au point de baver parfois, ce qui fait glousser les filles et la tancer le maître, le curé et toute l'engeance. Or elle n'est pas l'endormie qu'on croit. Elle observe le compas des lignes qu'à certaines heures la fenêtre étoile sur le plancher de la classe, à la cuisine la suie dans l'âtre comme d'une grotte les diamants noirs ; dans la lampe en cuivre elle voit se réfléchir sa personne naine et lointaine, une qui attend dans la cuisine d'une autre maison d'un autre pays que quelque chose arrive. Ceci n'est pas un rêve de sommeil, mais une réalité parallèle, pleine de surprises pour peu qu'on y consacre son étude. En dépit des apparences, son esprit n'est jamais plus alerte que dans ces moments-là, à l'affût des événements, des faits et des accidents qui s'annoncent, alors toutes sortes de décharges électriques fusent de son ventre où se situent les pensées rapides qui en ondes ultrasensibles propagées dans tout le corps interprètent les signes de l'environ immédiat et des ailleurs, loin des murs tapissés d'abécédaires, de tableaux de poids & mesures et de cartes de continents soudain flottant dans le vide, au-delà des vitraux de l'église transfusant de lumière divine les martyrs en lévitation, au-delà des nuages et des voûtes d'arbres qui ombrent la cour devant la maison où, seule, assise sur le billot, ayant abandonné son tricot, tandis que la mère étend la

lessive derrière la soue, que son frère Jules à tout jamais rôde avec la chienne dans les fourrés, elle s'absorbe à pister les animalcules courant sur les bûches, leur va-et-vient affairé de créatures forant follement les interstices de l'écorce de leurs galeries secrètes sans se soucier des saisons, de la vie et de la mort de l'engeance, c'est alors que l'homme est passé.

Sur ce chemin, personne ne passe qui ne porte nom ou sobriquet, hardes et sabots de la localité ; qu'on ne sache où il se rend. Celle-là laver au lavoir, à ses provisions au bourg, ou bien elle les rapporte à sa ferme quelque part dans les parages, on sait même ce que contient son panier, ce qui charge sa brouette. Celui-là part visiter un voisin, ramasser du bois mort, des châtaignes, des champignons ou encore pêcher l'écrevisse, la grenouille selon, dans la Flane qui serpente à la paresseuse au fond du vallon avant de traverser le domaine des Ardenne ; ou bien chercher ses vaches au pré, à la saison faucher, moissonner, ainsi ces jours derniers. Dès l'aube on entend descendre les charrettes, grincer les freins aux moyeux ; les chevaux peinent le soir à tirer les chargements sur la pente du retour, aux ronces des haies le foin s'effiloche en grandes déchirées, Pipa les escorte en jappant ; c'est tout ce à quoi elle se rend utile, vieille qu'elle est, et aveugle presque. La mère parle de l'achever mais sa vie de chienne ne vaut pas la cartouche pour l'abattre, et même, armer le fusil du père elle ne saurait : la mère dit les choses sans les faire, comme si parler suffisait à tourner les difficultés. Reste que ce chemin sert de desserte au voisinage immédiat, il file à flanc de coteau jusqu'à la fourche où est une croix, puis monte au bourg du Maudit par un raidillon. Les seuls autres à l'emprunter sont ceux qui le connaissent de par leur pratique, le facteur à l'occasion, les colporteurs, les représentants d'engins agricoles pour vanter les nouveautés, ou bien les saisonniers se louer aux récoltes ; autant dire des gens du coin, même si on ne les voit qu'une fois l'an.

C'est pourquoi, lorsque l'inconnu passa sans ralentir, ni se presser d'ailleurs, sans un salut, ni jeter un coup d'œil dans la cour par-dessus l'épaule, Lottie ne prit pas cet événement pour un rêve mais pour une réalité extraordinaire, un genre de signe du monde parallèle. Elle posa son tricot sur le billot et fonça à la barrière. Elle n'avait pas eu la berlue : le passant s'éloignait entre

les haies. Elle attendit un peu, au cas où il reviendrait demander sa route, mais il avait l'allure résolue de qui sait son but. Avant qu'il ne disparaisse au tournant derrière le buisson de ronces, elle enregistra qu'il était de grande taille, portait des souliers cloutés et, perché au sommet de son gros sac de voyage, qu'elle jugea militaire, un petit enfant. Voilà pourquoi elle avait bel et bien vu au passant une double tête : contre sa nuque logée celle d'un petiot, sanglé à califourchon sur le sac, les petons passés sous les coudes du porteur, drôle de fagot sur un dos d'homme. Elle enregistra bien d'autres détails qui ne lui revinrent qu'ensuite mais, pour l'instant, elle courait jusqu'au tournant du chemin afin de se repaître de cette curiosité. Le temps qu'elle y parvienne, le voyageur n'était déjà plus qu'une silhouette s'amenuisant dans le val-lon, paraissant et disparaissant entre les bosquets d'aubiers. De ce pas, il attaquerait sous peu le raidillon pour monter au bourg. Or, sans hésiter à la fourche, il continuait sa descente. Elle en resta interdite. Dans cette direction, le chemin rétrécit et finit en cul-de-sac au domaine des Ardenne. D'un bond, elle se fau-fila sous les barbelés puis, se jetant dans la pente du pré, cavala jusqu'à la rivière, soulevant l'envol de corneilles qui pillaient les chaumes, zigzaguant entre les meules de foin pour n'être pas vue si jamais il se retournait, mais pas une fois l'homme ne jeta un regard derrière ou par côté.

Une fois à couvert sous les peupliers tout poudrés d'or de l'été, elle reprit son souffle derrière un tronc guettant sa venue, mais elle l'avait perdu de vue dans un détour du chemin. Elle aussi se sentait perdue. D'immenses nuages obstruaient l'horizon, comme d'un crépuscule leur ombre découpait contre l'azur des massifs escarpés marbrés de brume, elle se crut transportée dans une vallée encaissée au pied de sommets altiers, une région inconnue et pourtant la même, ou plutôt pareille à une autre, telle qu'elle était dans un écart du temps, très longtemps avant qu'aucun homme n'advienne. Ce bref égarement lui confirma qu'elle faisait bien de n'être vue de personne. Ayant retrouvé son aplomb, elle se dirigea selon son idée que, le chemin jouxtant le pré au bas de la pente, on y saute juste avant le petit pont sur la Flane et, au lieu d'entrer sur l'allée d'ormes de la propriété, on emprunte l'étroit sentier des berges entre les roseaux jusqu'au

muret en ruine qu'il suffit d'escalader pour se hisser au fond du jardin potager puis, une fois longée l'écurie, on se faufile derrière le puits à l'abri du grand figuier, et on arrive la première à la maison des Ardenne. Hors d'haleine, elle s'accroupit sous un pied de groseillier, juste dans l'axe de l'allée, elle ne pouvait pas le luper. À moins que, s'étant ravisé, il n'ait rebroussé chemin. Or il apparut bientôt sous l'ombre claire des ormes, allant toujours de son pas allongé.

Elle se blottit davantage dans sa cachette, genoux au menton, compressant ses côtes à en étouffer. Son cœur emballé cognait. Elle sentait la suée mouiller son dos, ses aisselles, ses cuisses cuire des griffures de roseaux, ses joues brûler, ses yeux s'embuaient à force d'épier entre les branchettes. Tout était anormal. La paix de l'enclos, sa solitude, le soleil du plein après-midi grillant les herbes, lustrant les ardoises, l'ombre bleue sur la pierre brune des murs, le vent léger portant l'odeur des roses et des ormes, le silence soudain des insectes, et les petites grappes rouges suspendues contre son nez. Le choc des pas approchants lui parvenait dans la vibration qui précède les tremblements de terre. Elle n'en avait connu aucun, mais cela y ressemblait ; sûr qu'un phénomène surnaturel se préparait. Un vol d'étourneaux quitta le faite du toit pour s'abattre sur les vaches qui, attirées par l'intrus, s'attroupaient près de la clôture. Elles meuglaient faiblement vers lui, moitié ruminant. Les vaches ont un don de pénétration. D'ordinaire vague, parfois leur gros œil se fixe et darde, pire que d'une tortue centenaire. Lottie se félicitait d'être aux premières loges pour étudier le phénomène avec elles.

Ayant stoppé net son élan, l'homme tanguait maintenant comme quelqu'un d'un peu ivre mais, à sa cambrure, à ses jarrets, on pouvait sentir de quelles force et volonté il était. De son poste, elle ne distinguait pas sa figure, cependant son dos était éloquent quant aux réflexions qu'il se faisait. Tout en se gratant la poitrine par l'échancrure du col, il examinait le corps de logis, les alentours, puis ses pieds, ses souliers enduits de gadoue, puis ses mains tannées, les paumes, le dessus. Lottie osa battre des paupières pour s'éclaircir la vue. Lui pressait d'observer de quelle manière Mme Ardenne recevrait le visiteur. Car maintenant ce sans-gêne écartait le volet et mains en bonnette guignait

dedans par les carreaux. Cette fenêtre-là donne sur la cuisine. De cet angle, on ne voit que la cheminée, un coin de la table, le grand évier de grès, le cul noirci des chaudrons accrochés à la poutre basse. Par la porte du fond, si elle est ouverte, l'enfilade des grandes pièces. Il faut vraiment être un étranger pour ignorer que la belle entrée se trouve sur l'autre façade. Que seuls les fournisseurs se présentent par les communs. Si cet individu vient quémander de l'argent, de la nourriture pour lui et l'enfant, voire un abri pour la nuit, ou bien du travail, il sera déçu : Mme Ardenne n'est pas charitable. Or cet individu n'a rien d'un indigent qui mendie au hasard des routes. Non plus d'un colporteur, vu qu'il n'a de carriole ni de boîte à harnais en bandoulière. Ses souliers lacés, bien que tartinés de boue, sont vraiment de bonne façon, tel qu'elle l'a jugé sur le chemin du premier coup d'œil. Pareil son paletot doublé de fourrure et son calot de laine cuite, trop chauds pour ces contrées et pour la saison, mais de fort bon aloi. Il a des fleurs de laïche collées à ses basques. Observait-elle depuis sa cachette, attendant ce qu'il adviendrait car à présent il cognait du poing à la porte. Si fort que celle-ci céda sous ses coups. Il hésita, puis d'une poussée l'ouvrit en grand et du seuil lança un hello énergique vers l'intérieur. Duquel personne n'accourut malgré son tapage. Pas davantage de l'environ, de l'écurie ni du jardin, désert quand elle l'avait traversé, alors Lottie se souvint qu'on était un jeudi. Que, chaque jeudi après-midi, Mme Ardenne est au bourg avec Delphine sa bonne. Gentil les y conduit avec la jument. En attendant qu'elles aient fini l'une ses visites, l'autre ses emplettes, il fait des parties de belote arrosées d'absinthes au café Gilain. Ce jour, à cette heure, la maison est vide. Que la cuisine fût restée ouverte était très surprenant. Mme Ardenne sort-elle donc sans donner un tour de clé partout, ou bien a-t-elle par mégarde négligé la porte de derrière dans son départ ? Si c'est un exprès, c'est bon à savoir. Si c'est un oubli, le fait en est plutôt de Delphine, elle perd un peu la boule. On se gausse à l'épicerie de ce qu'elle se trompe dans sa monnaie, confond les marques de lessive et réclame les denrées livrées de la veille. L'homme s'enfonçait dans les profondeurs, il appelait à tue-tête. Un voleur se déplace en catimini, fait son affaire et s'esbigne. Il n'avance pas en seigneur sur l'allée, il ne crie pas à

réveiller les morts. Ces circonstances étaient extraordinaires. Tout l'était depuis qu'il était passé devant la barrière.

Durant qu'il arpentait le rez-de-chaussée – à sa voix, elle déduisait qu'il n'allait pas jusqu'à explorer les étages –, Lottie se demanda si elle devait en profiter pour s'extraire de sous le groseillier, s'esquiver tant qu'il en était encore temps, ou bien intervenir. Par exemple surgir dans la cuisine, jouer une personne de la maisonnée alertée par les cris. De l'air le plus naturel, elle saurait très bien faire l'effarée, protester qu'on ne pénètre pas chez les personnes sans qu'elles y invitent, et lui demander ce qu'il fait là, ce qu'il veut, et lui tenir tête au cas où il le prendrait de haut. Elle raffolerait de tenir ce rôle. Quitte, ensuite, s'il cherche vraiment Mme Ardenne, à l'informer qu'il la trouvera au bourg, ou son jardinier au café Gilain. Elle brûlait de parler à l'inconnu, de voir son visage. Intervenir est une action follement tentante, quoique imprudente. Car les situations ont un ordre et une raison, changer leur cours présente des risques, qu'il faut calculer. Ainsi, à supposer que ce visiteur soit une relation de Mme Ardenne, un parent, une connaissance, comment justifier qu'elle se trouvait dans sa propriété à l'arrivée de celui-ci ? Ce qu'il ne manquerait pas de lui rapporter. Alléguer ceci ou cela, mentir, effrontée, elle s'y entend. Malgré tout, des complications en résulteraient, mieux valait s'éclipser. Ce qu'elle était sur le point de décider de faire, quand l'homme ressortit en coup de vent. N'ayant trouvé personne dedans, allait-il aussi fouiller l'écurie, le jardin, renoncer ou bien patienter, s'installer en attendant le retour de quelqu'un et, dans ce cas, elle devrait rester tapie autant que cela durerait, qui sait combien de temps. Perplexe, il inspectait les dépendances, les parages. Il tournait sur place en bête qui cherche le vent, alors elle vit sa face. Osseuse, pleine d'angles, de saillies, nez busqué. Surtout, qui lui fit forte impression, son oreille déchirée. Il balayait du regard le figuier, le puits, précis et perçant. Le groseillier n'était plus une bonne cachette feuillue mais un treillis transparent au travers duquel il l'apercevrait, pelotonnée comme un gibier pantelant. Elle aurait voulu rapetisser, devenir une boule de groseille, une fourmi, un grain de terre. Tout le temps qu'il fixait le buisson, dans sa frousse, elle se mordait la main au sang. Brusquement il tira un

oignon de son gousset. Lui aussi s'inquiétait de l'heure. Ah que cela finisse, qu'il déguerpisse à présent !

Il n'en avait pas l'intention. D'un brusque tour d'épaule, il déchargeait son gros barda par terre. Examinait l'enfant gisant à ses pieds comme le maquignon le bétail qu'il va saigner. Lottie se jura de ne pas fermer les yeux s'il l'égorgeait. Mais non, il le démaillotait du châle, l'adossait au sac puis avec douceur de sa gourde dans une timbale versait sans hâte du lait, du lait à n'en pas douter. Y sauçait un croûton de pain sec, le lui donnait à têter. Le lait coulait sur le petit menton, dégouttait des doigts de l'homme et du bord de la timbale, en argent à n'en pas douter, du bel argent brillant. Tout en lui parlant à mi-voix. Il le gava jusqu'à ce qu'il soit rassasié, gazouillant, agitant gentiment ses menottes. Ce mouflet trimballé sur le dos comme un fagot devait s'en trouver bien heureux pour rester si sage. Quelle histoire se disait-elle cœur battant, révisant déjà les épisodes, se les racontant. Mais que sait-on des faits et des gens que l'on surprend, de leur dessein et de leurs actions, mieux vaut observer les événements, bien enregistrer et les ruminer. Ainsi, bien des années plus tard, pouvait-elle à volonté revoir intacte la scène telle qu'en train de se produire : tirant de son paletot un gros portefeuille, l'homme le pose sur le ventre du bébé, ramasse tout le paquet d'un seul bras, entre derechef dans la cuisine, en ressort dans la minute. Finissant de glisser un genre d'étui dans sa poche. Il tire la porte, rendosse son sac et s'en va. Il s'en allait. Durant quoi Lottie louchait intensément sur une petite araignée au ventre doré tirant les fils de sa toile, tricotant de droite, de gauche, entre deux grappillons de groseilles grignotés par les pucerons. Durant le siècle que continuèrent la navette de l'araignée, le grignotage des pucerons, crépitaient sous son front de folles pensées qui résonnaient dans le grand silence retombé sur la maison, sur l'allée d'ormes où l'homme avait disparu, à tout jamais disparu comme s'il n'avait jamais existé, ou alors c'était un rêve, un vrai rêve de sommeil cette fois, les yeux grands ouverts. Un taon bourdonne à son oreille. Elle le chasse d'un geste engourdi, bâille à s'en décrocher la mâchoire. Les vaches s'éloignent de la clôture. Elles regagnent lentement l'auge au milieu du pré se frottant du flanc, ballottant du pis, ruminant ce que de leurs gros yeux elles ont observé.

Alors Lottie entre à son tour dans la cuisine de Mme Ardenne, dans laquelle règne un bel ordre de cuivres et de carreaux bleus à petits moulins de Hollande, une belle ordonnance de table cirée et d'horloge au cadran d'émail dans la pénombre de cet après-midi d'un jeudi d'août 1904. Les volets étant à demi tirés, on distingue à peine l'enfançon couché sur la vieille bergère au coin de la cheminée. Vu qu'il pionce avec son calot vissé sur le crâne, serrant ses petits poings, tout ce qu'il y a de repu, serein et content, Lottie ne s'en fait pas pour lui. Il ne tombera pas du fauteuil même s'il gigote, soigneusement calé qu'il est avec le coussin. Le portefeuille et la timbale d'argent sont bien en évidence posés sur le coin de la table. Pas de bête, chien, chat ou rat dans cette maison bourgeoise pour le dévorer avant que ne rentre sous peu Mme Ardenne, qui va avoir une belle surprise en trouvant pareil événement dans sa cuisine. Se disait Lottie un instant plus tard après avoir bien refermé la porte, cavalant sous l'arceau de rosiers, sautant du muret et fuyant entre les roseaux des berges. À cette heure, du pas qu'il marchait, l'étranger était déjà loin et elle, maintenant se hâtant plus lentement, retraversait le pré entre les meules. À l'orée de la haie que formait le bosquet d'aubiers bordant la rivière, elle vit tapi un lièvre roux, ses longues oreilles rabattues sur sa croupe, frémissant du poil, le fessier ramassé, prêt à détalier. En effet, d'un bond famineux il traversa l'espace et disparut. À ce moment-là le train très loin dans les bois siffla à l'approche de la gare.

Assise sur le billot, la chaussette en panne sur ses genoux, elle révisé. Le jour décline. Le soleil couche déjà des ombres très longues qu'elle n'a pas tricoté un point de plus, mais son esprit agile, extensible, lance des mailles en harpon dans toutes les directions. De son front, de son ventre, fusent des pensées rapides vers les bûches, chaque petit trou où fourmillent les insectes, vers les piquets vermoulus de la barrière, la touffe d'herbe à ses pieds, spécialement vers deux feuilles du noyer écartelées comme des mains d'homme. Des flèches électriques zigzaguent du bas vers le haut, de droite et de gauche, s'arriment à tel caillou gris veiné de bleu, à la paille pourrie qui coiffe la pompe, tissant un réseau

de raisonnements de toute beauté que mouchérons et poussières piquent de paillettes noires. Tout cela vibronne dans l'air. Le soir drape d'une buée d'or la cour, qui n'est pas un enclos de ferme sordide semé de fientes de poule et de crottin de cheval en galettes séchées, le bourbier grillé d'un trou de campagne jonché de cochonneries, mais un tableau algébrique de causes et d'effets exposant la racine carrée de l'événement.

En cette saison, calcule Lottie, le seul endroit où se coller de la gadoue aux semelles, de la laïche aux basques, est le marécage dans la forêt. D'humidité, nulle part ailleurs. Partout ailleurs est jaune, brûlé, calciné, poussière et cendre de l'été. Même aux basses eaux d'août, la Flane inonde cette cuvette tout emberlificotée de chardons, de lentilles d'eau, de laïches, de roseaux à hampes floconneuses, grouillante de libellules, de moustiques et de larves, de bêtes malsaines qui aiment la vase croupie. Le gué pour la franchir n'empêche pas qu'on se crotte si malin qu'on soit. L'homme est passé par là. Il arrive de la gare à travers bois. Seuls les gens d'ici prennent ce raccourci pour aller au Mauduit sans se mettre dans les mollets la route qui tourne sur le plateau, un bon kilomètre de gagné. S'il passe par là, c'est qu'il n'est pas vraiment étranger au pays. Ou alors qu'un du pays le lui a indiqué. Il n'hésite pas à la fourche, il va droit à son but. Il évite le bourg, sans se cacher pour autant, il connaît l'allée d'ormes. Il n'a pas prévenu Mme Ardenne de sa visite, sinon celle-ci ne quitte pas son domicile avec son personnel pour vaquer à ses affaires. Il débarque selon son gré, à son heure, qui n'est pas de hasard mais de nécessité personnelle. Il n'a pas beaucoup de temps à perdre. Il pose le moufflet gavé dans la cuisine, le portefeuille avec la timbale bien en vue sur le coin de la table. Il empoche un objet volé dans son départ. Il partait. Le train sifflait. Tout cela est une énigme fabuleuse. Un enseignement. Certaines choses que l'on sait rattachées à l'événement par des nœuds logiques s'arriment ci et là à des certitudes, ou à des questions, la controverse illumine l'air du soir. Le soleil passe sous les nuages, si bas qu'il rase le sol de la cour en faisant saillir de petits miracles, des reliefs effrayants, gracieux, qui donnent un frisson de volupté. C'est comme ça que tu besognes? D'une taloche, la mère la sort de son extase. La chaussette valse dans les fientes, la pelote se déroule, on peut s'attendre à une bonne raclée.

Nous n'en avons cure, se gaussait Lottie réfugiée sous l'escalier, laissant la mère s'énerver à sa recherche. Elle ne sait pas mieux nous trouver qu'abattre la chienne. Elle s'emporte au hasard de causes futiles ou d'importance, par crises subites maltraite pareil outils, ustensiles, bêtes et gens, le cheval, la chienne, et nous qui lui sommes pire que parasite et sangsue. Glapissant ses invectives elle arpente l'enclos en tous sens, la cuisine, la soupente qui sert de grenier de pommes, de châtaignes, d'oignons, d'ail, de haricots secs, claquant les portes à en fissurer le mur. Le plâtre tombe en plaques sur le plancher. Elle tourne en toupie sous le hangar, les poules affolées s'égaillent en piaillant, puis tarabuste le cheval qui, d'un écart, claque du sabot et tire son licol sans daigner hennir, en personne sensée qui réproouve les excès. Un jour de semblable colère Jules rentre avec un sac d'orties cueillies dans les fourrés, la chienne sur les talons. Pipa file se tapir derrière la soue, Jules court sous le hangar mettre à l'abri les petits engins qu'il fabrique avec des bricoles, son jeu favori, au cas où la mère les casserait dans sa furie. Elle le poursuit, d'une bourrade le pousse, son front heurte le soc. Sa plaie ne saigne pas. Sans mot dire il reste couché en travers de la charrue. Le lendemain les voisines s'assemblent autour de sa couche, deux jours après la mère le porte en brouette à l'hospice, et bientôt en terre. Nous nous rappelons ce jour de colère. Mais la plupart du temps lasse de ses cris, ayant oublié la cause et le but, elle rentre chez nous abattue. En attendant qu'elle se calme, nous ne bronchons d'où nous sommes. Le soir par repréailles elle plante miche et cruche d'eau sur la table : si tu as faim, va chercher ta pitance au diable. Malgré tout, nous faisons la croix sur le pain. Sans prier pardon des offenses. Nous coupons des tranches en silence. Plus tard, elle dit : tu auras ma mort sur la conscience.

Orpheline, nous en sommes tentée, un sort enviable pour qui réfléchit à son état. La mère serait réellement capable de mourir si on l'y aidait. Ce que, à son dire, nous faisons de notre mieux depuis que le père l'a laissée avec deux petits sur les bras alors qu'il lui avait promis cocagne jusqu'à la fin des temps. Se fier à pareil jurement, il faut être bête à manger du foin. Telle qu'elle nous la conte à l'envi, voici son histoire : une saison de chômage aux filatures, avec une bande d'étourdies elle s'en vint se louer aux

récoltes. Le père entrant dans l'âge et n'ayant toujours pas rencontré son cas la trouva de son goût, car la mère était alors toujours à son dire un beau brin de fille, une jeunesse costarde et gironde. Bien que ne sachant seulement tenir une fourche. Il lui vantait son état de propriétaire, son lopin et sa ménagerie, l'air fameux de la campagne au lieu de trimer pour les patrons d'usine dans les fumées viciées de la ville. Aguichée par l'aubaine, grisée comme de liqueurs elle l'a cru sur parole. On les voit en portrait du photographe ambulancier assis devant le café Gilain, pour décor une toile peinte tendue entre deux brancards de charrette. Des coquelicots accrochés au corsage, elle a fière allure de promise, elle qui se voyait déjà bergère d'agneaux dans les prairies, positivement sortie de l'ornière, jouissant du bien à égalité du père. En guise d'agneaux, c'étaient le porc à engraisser, la soue à curer, le fumier, le cheval à atteler, les poules, les lapins, le potager, les lessives, les petits à torcher et, récriminant toujours sur son dos, mémé, qui rechignait au choix d'une bru d'usine ne sachant rien des façons de faire, mais personne n'écoute les vieux. À force de contrariété, notre mémé est tombée invalide des jambes, clouée sur sa paillasse jusqu'à périr. Avant même son fils qui allait déjà derrière le bûcher rendre tripes et boyaux, des flaques de bile, de sang noir, un mal duquel son propre père charbonnier avait jadis trépassé. La mère a fini par l'apprendre au bourg, mais il était bien temps de s'en aviser quand il gisait dépérissant dans la chambre en haut. Le bouquet est que, n'ayant pris de garantie pour le legs que le père devait lui signer, veuve elle n'était propriétaire de rien, nous seuls enfants héritiers. Empêchée de se défaire du bien, elle n'a pu quitter ce trou et retourner en ville comme elle le voulait près de son père cloutier et de sa mère repasseuse. Ayant pour seul rapport cette terre qui n'est pas à elle, astreinte à la cultiver pour en tirer revenu sans espoir de pension ou de rente et, ne sachant qu'à peine lire, trop ignorante pour tourner les phrases, elle prétend qu'à nous il revient d'exercer notre instruction pour réclamer son dû en son nom. L'école n'enseigne pas ces formules, sauf de ré citations et de multiplications, et nous sommes trop jeune pour la seconder à l'ouvrage, ingrat pour qui ignore comme elle tout ce qu'on apprend enfant de l'état de paysan. Alors, tenant haut l'orgueil de son veuvage, elle s'échine pire qu'à l'usine pour